

Article du 29 janvier 2009

Maison Yonnet, élevage en Camargue

Hubert Yonnet : « Je peux dire ceci. Dans ma vie, j'ai sorti ce toro, je suis donc payé pour le reste de mes jours. » Hommage de poids : Hubert Yonnet, 83 ans, bourlingue dans les toros depuis l'âge du certificat d'études. Le toro ? Monténégro. Un de ses novillos, issu d'un géniteur d'origine Guardiola, branche Perez de Vargas, combattu à Saint Sever le 23 août 1981 par Ricardo Sanchez Marcos, novillero de Salamanque. Monténégro a pris sept piques en poussant, et a continué à sa battre avec une vaillance inépuisable. Lauri Monzon, à l'affiche ce jour là, se souvient de sa mobilité, et qu'il « venait fort » sur le cheval : « il ne voyait que lui ». Comme à l'époque en France, on ne graciait pas de toros, Monténégro fera une vuelta posthume. Hubert Yonnet : « je n'ai jamais revu un toro comme ça. C'était un monstre. » Voici quelques années, chez lui, à la Bélugue, là où la Camargue se déchiquète en pâturages, marais, roubines, rhônes vifs ou morts, et se récite en noms qui sifflent, Fielouse, ou emplissent la bouche de boue, le Fangassier, Hubert Yonnet a vu arriver un type. Un espagnol. Il s'est présenté : Ricardo Sanchez Marcos. Il venait juste voir l'endroit qui avait vu naître cet inoubliable Monténégro qui lui avait d'ailleurs cassé la clavicule tout en tamponnant son imagination. L'élevage d'Hubert Yonnet fête cette année ses 150 ans d'existence. En 1869, Joseph Yonnet, éleveur au mas de l'Esquineau, époux de Jeanne, arlésienne et fille de pêcheur, révolutionne la Camargue. Il trouve que, pour le jeu taurin provençal, les taureaux indigènes sont un peu trop gentillets. Alors, en 1869, il part en Espagne et plus précisément en Navarre faire provision de méchanceté. Elle abonde dans les petites vaches rouges d'un banquier de Tudela, Nazario Carriquiri. Il lui achète six vaches : Pelegrina, Limona, Sardina, Pascalina, Dragona, Sapina et Caragola. Il croise le sang camarguais avec l'espagnol, et plus tard, récupèrera quelques étalons, de pure race brava, d'origine diverse : un Aléas, un Ripamilan, un duc de Veragua, deux Flores, et même, dit-on, un Miura. Pour le Miura, Hubert Yonnet doute un peu.

Joseph crée une race croisée espagnole qui se répand chez presque tous les éleveurs camarguais. Joseph a vu juste. Il sort pour le jeu taurin provençal des bestioles redoutables et porteuses de cocardes, comme Valdemoro qui tue le razeteur Bossi en 1884, ou encore comme le fameux Boucabèu, Belle Bouche. Qui sera chanté par l'ouvrier agricole et poète provençal ami de Mistral, Charloun Rieu : « Vigourous, alabardi/Lou moumen es de pati/Vitamen fau s'asarda :/Au bèu/E terrible Boucabèu,/que nous pòu creba la pèu... ». « Les forts, les téméraires,/C'est le moment de souffrir/Vite, il faut tenter le coup/Au beau/Et terrible Boucabèu/Qui peut nous crever la peau. »

Les Yonnet se produisent dans le spectacle hybride de la course « hispano provençale », puis bientôt exclusivement dans les corridas. En 1945, Christophe, petit fils de Joseph, et qui a vu le jour dans une cabane de gardian, s'établit sur les terres de la Belugue, l'Étincelle en provençal. Le premier en Camargue, il importe l'épreuve de la tienta, de la sélection pour ses toros et vaches. Il a établi son arène contre le mas. Elle a été bénie par le chanoine de l'église Saint Césaire d'Arles. En 1950, avec Hubert son fils, il achète au Portugal la majeure partie de l'élevage, d'origine Pinto Barreiros, de la torera à cheval Conchita Cintron. Elle va se marier, elle fouette d'autres chats. Les Yonnet ramènent 32 vaches, 2 étalons et 18 veaux et toros d'un premier voyage. Une des vaches donnera naissance à Verdadeiro, qui deviendra étalon, et qui est fils du toro Verdadeiro, toréé par Manolete à Lisbonne, puis récupéré comme reproducteur par Conchita. Passer du bétail bravo du Portugal en France, ce n'est pas simple. D'abord, les routes ne sont pas goudronnées et, à la douane, les douaniers portugais font du zèle. Il manque toujours un papier. Il faut poireauter parfois deux jours. C'est une astuce pour remplir l'hôtel à la frontière. Il appartient à ces mêmes douaniers. Christophe Yonnet ne plaisante pas avec les toros qu'il fait combattre en France. Il impose une clause dans les contrats : son bétail sera combattu cornes intactes. Hubert, qui en 56 est devenu seul maître à bord, suit le même évangile. Un jour d'une corrida concours à Arles, l'entourage d'un vaillant torero de Murcie voulait faire afeiter son toro Soulet. Niet. Comme Christophe, qui se méfiait des « mystificateurs et fossoyeurs de la fiesta brava », Hubert s'intéresse plus au toro qu'aux vedettes de la chose qui imposent des toros complices. Son idéal, c'est le toro de race Guardiola dont le « sang », après le décès du fameux régisseur Luis Saavedra, est tombée dans les choux, ou plutôt dans le whisky. Le rêve d'Hubert Yonnet, ce sont ces Guardiola,

branche Maria Luisa Perez de Vargas, qui, il y a peu, clôturaient, le « lundi de la gueule de bois », la feria de Séville. Ils s'élançaient de loin, avec une fougue bouleversante, contre les chevaux des picadors. La musique jouait pour leur galop. Ce qu'ils faisaient après dans la muleta ? Intérêt secondaire. Hubert Yonnet : « Je ne cherche pas à produire un toro assassin qui morde, mais oui un toro avec du caractère, qui le montre surtout aux piques. Après, s'il sert à ceux qui sont à pied, tant mieux pour eux. Mais je n'ai pas le même goût que les toreros. » Hubert, qui passait dix, douze heures par jour à cheval et voyait, sous l'Occupation, ses toros sauter sur les mines parce que les allemands pensaient que le débarquement se ferait en Camargue, modèle sa « ligne ». Il élimine peu à peu les croisés camarguais-espagnols. A regret. » Ça m'a fait peine, ils sortaient bien. » Il introduit dans son élevage deux étalons Guardiola, puis deux autres d'origine Pinto Barreiros et, en 86, un reproducteur d'origine Atanasio Fernandez issu de l'élevage d'El Viti. Il possède aujourd'hui une grosse centaine de vaches et trois reproducteurs dont Pescaluno, gracié en 2002 à Lunel. Comme il lui faut maintenant renouveler son sang, il cherche à acquérir dans les deux ans qui viennent deux nouveaux porteurs de sperme. Genre Guardiola, s'il en reste.

Ses toros ont déjà été combattus en Espagne : à Barcelone, Madrid et Séville. Pour la saison qui vient, il a quatre corridas sur ses pâturages : une novillada programmée pour Istres, et trois corridas. Une pour Lunel en juillet, une autre à écouler et une autre qui pourrait bien aller à Madrid. Apprenant qu'il fêtait les 150 ans de son élevage, les aficionados du tendido 7 madrilène veulent en voir à Las Ventas. Les gérants n'ont pas dit non. Florito, leur responsable des toros, voulait qu'Hubert lui envoie des photos de ses bêtes, mais lui préfère qu'il les voit in situ, à la Belugue. Cependant, il refuserait qu'ils soient combattus par Padilla. Il ne lui pardonne pas d'avoir, à Bayonne l'an dernier, détruit un de ses toros en le faisant taper contre la barrière.

Jacques Durand